

Pierre Vaucher

Autor(en): **Mottaz, Eug.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **6 (1898)**

Heft 10

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-8201>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

PIERRE VAUCHER

La *Revue historique vaudoise* vient bien tard apporter son modeste tribut d'hommage à la mémoire du très regretté professeur qui a si grandement honoré les études historiques en Suisse. Nos lecteurs nous permettront bien cependant de rappeler encore succinctement la carrière de cet homme remarquable et ses titres principaux à la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent au passé de notre pays.

La vie de Pierre Vaucher fut très peu mouvementée ; son histoire est très simple et très courte. Il était fils de Vaucher-Guédin qui fut, en son temps, conseiller d'Etat. Il naquit à Genève le 2 décembre 1833 et fit toutes ses études dans sa ville natale. Quoique n'ayant pas l'intention d'exercer le ministère, il étudia la théologie et publia en 1856 une thèse qui lui valut la licence et qui était intitulée : *Recherches critiques sur les lettres d'Ignace d'Antioche*.

Il se rendit ensuite à Berlin, où il trouva définitivement sa voie. Les cours de Vatke qu'il suivit le décidèrent en effet à s'occuper tout à fait des études historiques. Une autre conséquence de son séjour dans la capitale de la Prusse fut de le faire participer aux méthodes allemandes dans ses nombreux travaux. C'est alors, en effet, qu'il prit l'habitude de rechercher l'exactitude minutieuse du détail avant d'écrire un travail historique quelconque.

« Rentré à Genève, dit M. Emile Dunant dans la *Suisse universitaire*, Pierre Vaucher fit, comme privat-docent, des cours sur divers sujets historiques de 1859 à 1865. Chargé d'un cours d'histoire suisse en 1865 et, en 1866, du cours d'histoire générale, il fut nommé professeur ordinaire en 1869, en remplacement de Barni. C'est à cet

enseignement, qui répondait à ses aspirations, qu'il se consacra pendant trente-trois ans. En outre, il fut chargé d'un cours de philosophie de l'histoire, alternant avec un cours de critique historique, dès 1888 et, à partir de 1889, il fit à la Faculté de droit, pendant les semestres d'hiver, un cours libre sur l'histoire politique de la Suisse, destiné aux étudiants de première année. Si nous ajoutons qu'il remplit de 1876 à 1884 les fonctions de doyen de la Faculté des lettres, de 1884 à 1886 celles de vice-recteur et de 1886 à 1888 celles de recteur, toujours avec une conscience scrupuleuse, nous aurons marqué les principaux jalons d'une carrière presque exclusivement universitaire¹.»

Pierre Vaucher avait toujours été myope. Presque aveugle depuis plusieurs années, « il avait dû abandonner ses cours dès le 15 mars dernier, à la suite d'attaques qui avaient porté atteinte non à son intelligence, mais à sa capacité de travail. Il a vu venir la mort avec calme et s'est éteint sans souffrance le 9 juin. Le 11, au matin, une foule considérable d'amis et d'élèves rendait hommage à la dépouille mortelle de cet homme de cœur et de science qui honorait par son travail l'Université de Genève et la patrie suisse. »²

Pierre Vaucher laisse une œuvre considérable. Il fut, en effet, un grand travailleur, en même temps qu'un homme empressé à rendre service et à fournir des renseignements et des conseils. Les travaux qu'il a publiés sont très nombreux ; la plupart sont très peu connus du grand public parce qu'ils concernent des points de détail, qu'ils ont très peu d'étendue et qu'ils constituent de l'histoire documentée et non des récits populaires. Celui de ses ouvrages qui a eu sans doute le plus de lecteurs a

¹ *Suisse universitaire*, du 30 juin 1898.

² *Patrie suisse*, numéro du 6 juillet 1898.

été publié en deux éditions sous le titre d'*Esquisses d'Histoire suisse*. On y trouve un exposé clair, précis et sûr, des premiers pas de la Confédération suisse et de son développement jusqu'à la Réformation. Il n'y faut pas chercher un exposé considérable des événements de l'époque, des considérations générales sur les hommes et les choses, mais bien plutôt un récit très bref basé sur la recherche la plus minutieuse de l'exactitude à laquelle on peut arriver dans une certaine mesure par l'étude approfondie des rares documents qui concernent la fin du XIII^e et le commencement du XIV^e siècle.

La question toujours très controversée des origines de la Confédération suisse a captivé pendant longtemps Pierre Vaucher. On sait qu'à la suite des Kopp, des Rilliet et de tant d'autres, il ne craignait pas de bouleverser les opinions populaires et de reconstituer l'histoire de cet événement, en laissant impitoyablement de côté tout ce que la tradition avait ajouté dans le cours des siècles aux rares renseignements fournis par les documents authentiques. Pierre Vaucher a montré lui-même, dans la chronique suisse de la *Revue historique de France*, combien est grand à cet égard le chemin parcouru depuis un siècle. « Il y a cent ans à peine, dit-il, qu'un historien suisse, qui, par une rare fortune, se trouvait être en même temps un très habile écrivain, s'est occupé, avec le talent que l'on sait, de rassembler et de rajeunir les traditions séculaires de son pays. Et cependant que reste-t-il aujourd'hui du monument élevé par Jean de Muller à la mémoire des ancêtres ? Quelques récits plus pittoresques que lucides de nos grandes batailles ; quelques pages fort éloquents assurément, mais dont une science plus circonspecte a depuis longtemps constaté la fausseté. Ceci, sans doute, ne veut pas dire que l'éloquence patriotique ait perdu tout crédit auprès de nos historiens (on en citerait, au

contraire, même parmi les plus récents, qui sacrifient à l'occasion sur ses autels), mais ceci veut dire qu'une méthode nouvelle gouverne désormais les esprits, et qu'en dépit de mainte résistance, elle conquiert de proche en proche quelque parcelle du terrain que le préjugé national occupait jadis sans partage. Cette méthode inaugurée dès le commencement du XIX^e siècle par trois ou quatre savants, dont les noms demeureront entourés d'une juste estime, exposée dans les termes les plus clairs par le professeur J.-E. Kopp, de Lucerne, et rendue sensible aux intelligences les plus rebelles par les travaux de ses élèves ou de ses émules, — cette méthode, dis-je, n'est pas autre que celle qu'on pratique dans tous les pays cultivés de l'Europe et qui, selon le mot de M. Scherer, nous apprend soit à remonter directement aux sources, soit à soumettre les témoignages, en apparence les mieux autorisés, à toutes les opérations de la critique historique. De là, dans les Mémoires de nos sociétés d'histoire, ces innombrables monographies où l'on s'exerce à retourner en tous sens les problèmes que la sagesse des vieux âges croyait avoir définitivement résolus...¹ »

Pierre Vaucher n'était pas seulement un disciple de Kopp. Il cherchait encore à amener aux nouvelles méthodes historiques ceux qui, comme Vulliemin, avaient acquis déjà, à juste titre, une grande notoriété, mais qui conservaient trop encore, selon lui, des « goûts d'artiste ». Qu'on me permette à ce sujet de citer ce qu'il écrivait dans la *Revue historique*, après la mort de l'historien vaudois qui fut à la fois son maître et son élève, mais surtout son ami :

« M. Vulliemin était avant tout un narrateur de premier ordre, un écrivain d'un rare talent, et bien qu'il ait, dans

¹ *Mélanges d'histoire nationale*, p. 2-4.

le cours de sa longue carrière, publié nombre de pièces inédites, le métier de *Geschichtsforscher* n'était pas, à proprement parler, sa vocation spéciale. La critique était chez lui tenue en échec par des goûts d'artiste « que de sévères études n'avaient pas corrigés » ; la précision du détail lui importait moins que l'harmonie de l'ensemble. Je sais même de bons juges qui, pour ce motif, ont longtemps préféré à ses trois volumes sur l'histoire de la Confédération suisse dans le XVI^e et le XVII^e siècle, son Essai plus populaire sur Chillon ou ses admirables portraits du doyen Bridel et du landammann Pidou. Pourtant, lorsqu'en 1873, il fut tenté de résumer dans un rapide récit ce qu'on peut savoir de plus certain de nos antiques annales, il comprit bien vite qu'il fallait bon gré, mal gré, se ranger sous la loi des nouvelles méthodes. « L'histoire suisse, disait-il, ne présente plus les aspects qu'elle offrait aux temps où Jean de Muller écrivait ; les recherches ont suivi leur cours. La critique a fait son œuvre. A nous d'en accepter les résultats, persuadés que toute conquête de la vérité est une force pour la patrie. » Ainsi fit-il d'un bout à l'autre, sans que jamais l'âge l'empêchât de s'acquitter lestement de mille lectures, où une vieillesse moins alerte que la sienne se fût bientôt épuisée. L'ouvrage publié, M. Vulliemin gardait cependant un scrupule. Ce livre préparé avec tant d'amour était-il vraiment digne du succès qu'il avait obtenu ? La première partie surtout, qui traite des origines et du développement de la Confédération suisse, ne portait-elle pas trop la trace de son « incompétence » ? Ce fut dès lors son grand souci, son unique préoccupation, de la retoucher pendant qu'il était temps encore, et aux amis qui l'assistaient dans cette tâche, il ne cessait de demander qu'on le mît, par une entière franchise, en mesure de se corriger. Celui qui écrit ces lignes a été trop activement mêlé à l'entreprise pour

entrer dans aucun détail : mais il ose affirmer que les personnes qui voudront bien comparer l'édition nouvelle du tome I avec la précédente trouveront presque à chaque page la preuve du soin minutieux avec lequel elle a été revue. Être succinct sans cesser d'être clair, et rigoureusement exact sans cesser d'être intéressant : tel est, en face d'un sujet complexe entre tous, le problème que l'auteur d'un Précis d'histoire suisse doit résoudre. M. Vulliemin l'a résolu autant qu'il est possible d'y réussir. On pourra faire autrement que lui ; on chercherait en vain à mieux concilier les exigences de l'art et les droits de la science, le respect pour les choses d'autrefois et l'observation toujours plus stricte des devoirs qu'impose la poursuite de la vérité ¹. »

Les personnes qui veulent se rendre compte tout à fait de la méthode et du travail de l'historien genevois doivent parcourir les *Mélanges d'histoire nationale*. On trouve groupées dans ce volume plus de vingt monographies sur les sujets les plus divers et qui avaient déjà paru auparavant dans différents journaux ou revues. Les questions controversées y sont traitées de préférence et de manière à laisser dans l'esprit du lecteur une lumière nouvelle et une confiance plus grande dans les efforts de la critique historique.

Je n'ai pas l'intention d'indiquer ici la liste des travaux laissés par Pierre Vaucher. Il faudrait pour cela plusieurs pages de cette revue. Je veux ajouter cependant que ce n'est là qu'un côté de l'œuvre de l'éminent historien genevois. L'autre, pour être moins connu des personnes qui n'ont pas été en communication avec lui, n'en est guère moins considérable. On a vu plus haut de quelle manière il avait collaboré à l'œuvre dernière et remar-

¹ *Mélanges d'histoire nationale*, p. 17 et 19.

quable de Louis Vulliemin. Ce qu'il fit avec lui, il le fit avec beaucoup d'autres de ses collègues et amis de la Suisse allemande, entretenant avec eux une correspondance régulière et importante. Il aimait à servir ainsi de trait d'union entre les deux parties principales de sa patrie.

Pierre Vaucher aimait ses élèves ; il s'attachait à eux et se plaisait à continuer ses entretiens en dehors des leçons. Il s'appliquait à leur communiquer sa prédilection pour les recherches et les travaux historiques. Il y réussit dans une mesure peu commune et il eut le plaisir de voir un certain nombre d'entre eux devenir des disciples distingués, qui maintenant s'appliquent avec succès à suivre ses traces. Une des plus belles journées de sa vie fut, à cet égard, celle du 2 décembre 1895. Il fêtait à ce moment le 30^e anniversaire de son professorat. Ses élèves et continuateurs lui remirent à cette occasion le volumineux recueil intitulé *Pages d'histoire*, qui renfermait des Mémoires inédits, dans lesquels chacun d'eux avait fait son possible pour montrer au vénéré maître qu'il avait profité de son enseignement et voulait suivre ses traces. Ce fut pour lui la plus douce et la plus grande récompense d'une carrière consacrée au travail et à la recherche de la vérité.

Eug. MOTTAZ.

AOUT ET SEPTEMBRE 1798

15 août. La Société des Amis de la liberté, de Lausanne, se plaint au Grand Conseil du peu de progrès que fait l'organisation définitive du pays et sa régénération. Elle demande l'abolition complète des droits féodaux.

17 août. Le serment civique a été prêté aujourd'hui dans le canton du Léman avec le plus grand empressement. Cette cérémonie s'est faite avec la plus grande solennité dans chaque district. A